Caiozzo Anna, *Images du ciel d'Orient au Moyen Âge*

Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003. 485 p. 24 pl. couleurs.

L'ouvrage d'Anna Caiozzo est une somme. Tiré d'une thèse soutenue sous la direction de Marianne Barrucand, il en reprend l'essentiel du contenu. Il se divise, après une introduction, en quatre parties : « le ciel de l'astronome » (p. 29-109) ; « le ciel de l'astrologue » (p. 111-229) ; « le triomphe du zodiaque astrologique et des planètes associées dans les encyclopédies et les ouvrages de vulgarisation » (p. 233-316) ; enfin une quatrième courte partie est dédiée au « ciel du magicien et du sorcier » (p. 319-345). L'ouvrage est suivi d'une abondante bibliographie ainsi que de nombreuses annexes sous la forme de tableaux synthétisant les variations iconographiques des signes et des signes associés aux planètes, pour l'essentiel. Enfin un index général et une très riche illustration graphique insérée au fil du texte (dessins dûs à Reza Tabatabaï) font de l'ouvrage d'Anna Caiozzo un outil tout à fait précieux. On regrettera cependant l'absence d'un glossaire qui aurait permis d'éviter des redites et aurait utilement complété ce qui deviendra, à n'en pas douter, un ouvrage de référence sur le sujet.

On est impressionné par la colossale somme de connaissances et d'érudition mise en œuvre par l'auteur. Anna Caiozzo a en effet mené une enquête serrée sur les sources possibles et les antécédents probables de l'iconographie astronomique, astrologique et, pour finir, magique des constellations, et, dans les deux derniers cas, des planètes. La division de l'ouvrage réexaminant chacune des douze constellations du zodiaque successivement sous des fonctions différentes amène inévitablement à des répétitions et on lit ainsi, à plusieurs reprises, de longues et minutieuses – voire fastidieuses - descriptions de chacun des signes. L'exemple le plus frappant apparaît dans la troisième partie – qui aurait beaucoup gagné à être substantiellement raccourcie – où sont passées en revue et par le menu les unes après les autres pas moins de douze versions des *'Aǧā'ib al-Maẖlūqāt* de Qazwīnī ainsi que deux des *Tuḥfāt al-Ġarā'ib* (p. 275-287). Or, la présence des annexes, résumant le compendium iconographique, rendait parfaitement possible une lecture synthétique qui aurait évité une reprise dans les pages suivantes du même ensemble décortiqué, cette fois-ci, par signe zodiacal (p. 287-311). En outre, dans les pages 287 à 311 sont reprises à l'envi les connaissances sur la genèse iconographique du signe, et une longue description – par exemple du soleil – qui ne s'impose plus après 288 pages. On relèvera ici un détail troublant : le recours à peu près systématique à l'appellation de « Harraniens » pour désigner ceux que les sources islamiques nomment les Sabéens, en particulier, il est vrai, ceux de Harran. Ce trait contribue à insinuer le sentiment d'une étrangeté quant au domaine considéré – l'Orient islamique – que renforce l'analyse trop détaillée des iconographies antérieures à l'Islam. Le lecteur finit par éprouver le sentiment que l'objet central de l'ouvrage n'est pas le monde islamique médiéval, mais bien plutôt une très vaste et savante fresque, sous forme de bilan, de l'iconographie des astres et des étoiles en Orient. Car une des servitudes de l'historien est de s'interroger sur la constitution des sens, ce qui forme l'histoire, sur la possibilité de circulation de ces sens. Ainsi, invoquer telle ou telle tablette cunéiforme ou tel *kudurru* kassite ne résout pas le problème de la transmission des données supposées servir de socle et produit tout au mieux une impression d'anhistoricisme assez troublante. Le cunéiforme – rappelons-le – ne sera déchiffré qu'au XIXe siècle. L'auteur cependant s'appuie – et cela était suffisant – sur une vaste et solide connaissance d'un très grand nombre de sources en arabe, en persan, mais aussi en latin – en particulier pour les textes non conservés dans leur version arabe, tel le Picatrix du XIe siècle. Et ce socle d'érudition emporte la conviction dans l'entreprise d'Anna Caiozzo. Elle établit bien l'apport décisif du grand ouvrage d'al-Ṣūfī, le *Kitāb ṣuwar al-kawākib* (description des étoiles fixes) dont toute l'iconographie astronomique du monde islamique procède. Elle insiste à juste titre sur les nouveautés que représente le dédoublement des figures des constellations (sur le globe et dans le ciel) accostées de l'indication des 1022 étoiles des 48 constellations de Ptolémée, chacune étant portée sur les figures avec l'indication de son rang dans la constellation (*Alpha du Centaure*, par exemple, pour l'étoile de plus grande magnitude dans cette constellation) et parfois de son nom (*fam al-ḥūt*, la bouche du Poisson). C'est une très solide connaissance des manuscrits qui est ici mise en œuvre et cela s'impose dans l'ensemble de l'ouvrage.

La fréquentation assidue du *Daqā'iq al-ḥaqā'iq* (Ms. BnF pers. 174) donne quelques pages très brillantes dans une quatrième partie que l'on aurait aimé plus développée ; elle est consacrée à des aspects peu connus du « ciel des magiciens ». On peut aussi signaler les quelques belles pages sur la clepsydre d'al-Ǧazarī (p. 98-105). En revanche la connaissance des objets est beaucoup moins sûre, alors que l'auteur insiste sur l'importance de la production de métaux incrustés où apparaît l'iconographie du zodiaque astrologique. On ne citera qu'un seul exemple ; on déplore que la pièce clef d'une série d'aiguières du Khurassan, celle de Tiflis, seule datée, de 1181, soit ignorée. Dans l'ensemble, le corpus – qui n'est pas ici réellement constitué – de métaux à iconographie astrologique est traité comme un seul bloc. On ne peut considérer sans nuance la production khurassanienne de la fin du XIIe siècle où la maîtrise iconographique apparaît certaine, celle de la Jezireh qui révèle déjà des inflexions – et enfin les avatars de l'iconographie astrologique dans l'art du métal mamelouk. L'aiguière du Louvre, datée de 1309, aurait mérité un examen plus critique, tout comme la boîte aux planètes, mamelouke, de

BCAI 20 (2004) Caiozzo Anna : Images du ciel d'Orient au Moyen Âge, recensé par Sophie Makariou
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

la même collection et la prise en compte du fait que les figures en avaient toutes été réincrustées. C'est un point capital qui semble assez négligé, alors que selon Anna Caiozzo – et nous partageons son avis – « il est probable que l'iconographie du zodiaque et des planètes ait été reproduite dans les ouvrages persans des XIVe et XVe siècle par l'entremise des métaux » (p. 272). Les métaux incrustés n'apparaissent pour l'essentiel que dans les pages 199-200 et 222. Ils peuvent pourtant peut-être répondre en partie à une interrogation suscitée tout au long du livre : la raison du divorce entre les indications iconographiques données par les ouvrages – celui d'Abū Maš'ar al-Balḫī en particulier – et ce qui se donne à voir dans les manuscrits eux-mêmes et sur les métaux. Il y a de toute évidence une autre fabrique de l'image. L'art de dinandiers initiés – initiation que confère la participation à un savoir ésotérique, la maîtrise du feu et d'éléments issus des entrailles de la terre et de leur transmutation – était peut-être le début d'une réponse ; d'autres sources étaient alors peut-être à envisager, comme les lapidaires qui ne sont que succinctement évoqués.

Il demeure de la lecture de l'ouvrage d'Anna Caiozzo le sentiment qu'elle ouvre là une magnifique voie de recherche, ardue mais captivante, et que pour mener à bien cette entreprise il faut avoir, comme l'auteur, une patience, une humilité et une énergie qui forcent le respect.

Sophie Makariou
Musée du Louvre

BCAI 20 (2004) Caiozzo Anna : Images du ciel d'Orient au Moyen Âge, recensé par Sophie Makariou
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net